

Alma

Kroll

Hippocrate

Saint-Luc

Mounier

Entre Hippocrate et Mounier



Lucette sort du métro

D'habitude, **Lucette** se rend à sa consultation en voiture, le parking de l'avenue Hippocrate lui permettant de rapidement rejoindre l'entrée principale des Cliniques. Aujourd'hui, elle se décide à prendre le métro. En descendant à la station Alma, elle sait qu'elle devra se rappeler la route pour faire, à pied, les dernières centaines de mètres. Il paraît d'ailleurs que les concepteurs du campus ont voulu qu'aucun chemin ne soit tracé droit et ne mène directement à destination pour que les gens désorientés puissent demander leur chemin et oser ainsi la rencontre ! La vertu d'un certain désordonnement était donc sociale. Les bâtiments conçus par Lucien Kroll la questionnent : cela tombe bien, ils ont été construits pour ça. Édifice emblématique, la Maison médicale (la Mémé), fruit de l'imagination partagée de l'architecte et des étudiants, fait figure de ruine savante narguant la rigidité bétonnée des Cliniques.

Lucette est donc passée d'*Alma* – la mère nourricière, en latin – à la *Mémé* : qui aura relevé cette touche d'ironie ? Irait-on jusqu'à penser que la porte d'entrée du campus est féminine et intergénérationnelle alors que celle, actuelle, des Cliniques serait plutôt phallocratique et passéiste, avec Hippocrate ? **Lucette** ne se laisse pas entraîner dans ces clichés car l'avenir ouvrira une nouvelle perspective humaniste aux Cliniques. C'est ce qu'on évoquera plus loin, mais ne brûlons pas les étapes...

Après avoir porté un regard malicieux sur les bâtiments de Kroll, **Lucette** contourne l'école maternelle et primaire – dont la situation centrale rappelle aux étudiants leur premier temps de formation – et traverse la place Carnoy. Celle-ci borde d'un côté le si discret square Hanse qui, pour une fois, porte le nom ni d'un religieux, ni d'un monarque, ni d'un scientifique (qu'il ou elle soit biologiste, chimiste, botaniste ou médecin), mais d'un illustre grammairien. La place est longée, de l'autre côté, par ce qu'on nommait jadis le – tout aussi discret – chemin des infirmières, qui rejoint l'entrée du personnel.



Passée la place Carnoy, notre baroudeuse choisit l'escalier plutôt que l'ascenseur – **Lucette** tient à garder la ligne – avant de parvenir à la passerelle qui surplombe l'avenue Mounier. Le temps de la franchir, son regard s'étend vers les nouvelles constructions – l'Institut Roi Albert II et l'Institut de Psychiatrie – ainsi que les chantiers en cours (formule utilisée sans interruption depuis 1964...).

“ **Les Cliniques, jadis centralisées, s'autonomisent désormais en plusieurs bâtiments** ”

Les Cliniques jadis centralisées dans une structure monolithique s'autonomisent désormais en plusieurs bâtiments spécifiques. À côté de la spontanéité architecturale du campus, de la géométrie hospitalo-facultaire, une autre conception urbanistique prend dorénavant forme en cette première moitié du XXI^e s. **Lucette** est enfin arrivée, par l'autre entrée. Il lui reste encore un moment pour prendre un café et piocher, devant le *Carrefour spirituel*, la phrase du jour qui lui permettra d'émoustiller ses pensées.

Le projet de ce qu'on appelait naguère Louvain-en-Woluwe remonte à l'enfance de **Lucette**. Rien que des champs, quelques fermes, du sable, des chemins creux, une paisibilité bordée par la cité (d'inspiration personnaliste) de Kapelleveld, à présent centenaire. Combien de fois n'a-t-on pas raconté les raisons historiques qui ont mené au chamboulement topographique de cette partie de Woluwe-Saint-Lambert, au transfert de la Faculté de médecine et à l'installation des Cliniques universitaires Saint-Luc (inaugurées en 1976) : à savoir, très succinctement, l'encombrement démographique de l'Université et l'engorgement de l'infrastructure médicale à Leuven, l'implication du bourgmestre baron Fallon, l'achat des terres de l'*Hof ter Musschen*, la question linguistique, la scission de l'UCL, etc. Afin de nous relier à une histoire plus large, trois noms – ancrés depuis cinquante ans dans la toponymie woluwéenne – interrogent : Hippocrate, Mounier et saint Luc. En quoi ces personnages demeurent-ils suggestifs pour le soignant, le patient, le passant d'aujourd'hui ?

Hippocrate

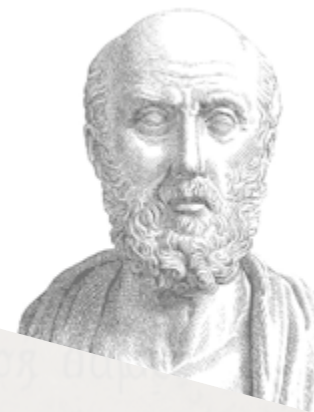
Le malade est-il responsable de sa maladie ou au contraire est-il la victime innocente d'un hasard malheureux ? C'est probablement en ces termes que les anciens se laissaient confronter au mal et à la souffrance. Cette question ouvrait le champs de la réflexion aux mythes, à une organisation magique du monde, à des thérapies religieuses, laissant peu de place à une médecine rationnelle. Celle-ci, dit-on, a détrôné la médecine magique ou religieuse, cette nouvelle pratique médicale prenant un tournant décisif sous l'influence d'Hippocrate (-V^e-IV^e s.). En réalité, les deux approches n'ont cessé d'être entremêlées, imbriquées, rendant le soin complexe.

“ **Avec Hippocrate, le malade devient le centre de préoccupation du médecin dévoué** ”

Avant Hippocrate, il n'y avait ni école organisée ni diplôme menant à l'exercice d'une profession médicale, ni spécialisation, la transmission se faisant en famille. Avec Hippocrate,

la médecine quitte le cercle des proches, se transmet à des disciples et s'exerce de façon itinérante, en groupes. La déontologie qui en ressort se bâtit sur le respect du malade (qui est mis en confiance), la responsabilité du médecin, l'instauration d'un dialogue entre eux (aidant à la mise en place de la thérapie), l'exigence de probité et l'exclusion des charlatans (avec leur méthode obscure). Contrairement au médecin égyptien qui manipulait le malade avec une certaine brutalité, le médecin hippocratique s'applique – en paroles et gestes – avec douceur. En effet, sa recherche de procédés, dépourvus d'à-coups, fait éviter au patient toute douleur supplémentaire.

Avec Hippocrate, le malade – désormais relié à son entourage et à son cadre naturel – devient le centre de préoccupation du médecin dévoué. Jusqu'à il y a quelques décennies, notre médecine était l'héritière de ce modèle paternaliste : dans sa bienfaisance unilatérale, le médecin détenteur de la connaissance décidait seul de ce qui était le mieux pour le patient qu'on estimait incapable de comprendre sa situation et dont l'avis n'était pas requis pour le traitement.



L'observation, l'expérience acquise et la déontologie sont les apports principaux de l'école hippocratique. Grâce à elle, on a commencé à séquencer le soin en quatre temps : l'observation des symptômes (par le regard, le dialogue et le toucher), le diagnostic, le pronostic et la thérapie. Par la suite, les traitements expérimentés se perfectionnent sur la base de leur efficacité. Une autre caractéristique de la médecine rationnelle était d'avoir sorti le surnaturel du domaine médical ; Hippocrate cependant ne rejetait pas l'approche des disciples du dieu de la médecine, Asclépios, mais la considérait comme complémentaire à la sienne.

La médecine contemporaine est l'héritière de cette dimension holistique du soin tout en la déployant autrement, grâce au partenariat

constructif entre le soignant et le patient, chacun partageant ainsi son savoir et son expérience. De plus, l'approche mécanique du corps, la technologie, la biologie moléculaire, l'éthique médicale apportent de nos jours la rigueur nécessaire. Si la science d'Hippocrate ne pouvait être qu'imparfaite, celle d'aujourd'hui court le risque de prétendre le contraire et d'être obnubilée par les notions de preuve et d'efficacité. Que ce soit la médecine hippocratique ou contemporaine, chacune part d'un constat, que les années Covid ont appuyé : la vie est fragile, celle du patient comme celle du soignant, et c'est dans une solidarité renouvelée qu'ensemble, avec notre expertise et nos compétences spécifiques (objectives et subjectives), nous sommes appelés à œuvrer pour une logique de vie.

Mounier

Il était initialement prévu que l'avenue porte le nom de Galien, autre célèbre médecin grec de l'Antiquité (II^e-III^e s.), témoin de l'évolution de la médecine hippocratique qu'il diffusa. Galien aurait donné à Hippocrate un écho, de l'autre côté des Cliniques. Les autorités communales lui ont finalement préféré le nom d'un philosophe français du XX^e s., qui a résidé quelques années (de 1935 à 1939) avenue Gilsoul à Woluwe-Saint-Lambert, Emmanuel Mounier (1905-1950). Son père, d'ailleurs, rêvait d'en faire un médecin mais c'est la philosophie qui l'attira... ainsi que sa future épouse, rencontrée à Bruxelles où elle travaillait, aux Musées royaux d'Art et d'Histoire. C'est elle qui, en 1974, dévoila la plaque communale portant le nom de son défunt mari. Que les Cliniques soient bordées par les noms d'un médecin et d'un philosophe ne peut qu'intriguer.

Dès l'Antiquité, médecine et philosophie sont sœurs, l'une soignant les corps malades, l'autre soignant l'âme malade. Il était en effet admis que l'état du corps pouvait affecter les états mentaux et réciproquement. Du médecin, on attendait qu'il adopte une vie philosophique (ce que développe Galien à partir de son modèle, Hippocrate), par l'attitude digne, vertueuse et philanthropique, par l'hygiène de vie, l'exercice de la logique et de la tempérance. On constate ainsi que les éthiques

philosophique et médicale ne sont pas une spéculation mais de la vertu vécue.

Évoquer Mounier, c'est réfléchir à l'actualité de sa pensée : comment son approche peut-elle aider à répondre aux défis contemporains de notre société fragmentée ? En quoi sa synthèse entre spiritualité chrétienne et engagement social offre-t-elle une pertinence pour notre époque ?

La pensée d'Emmanuel Mounier s'est mûrie durant l'entre-deux guerres. Le monde était déchiré entre des idéologies totalitaires et un individualisme croissant : de ce monde, il était vain d'en attendre encore quelque chose. De nouvelles convictions émergent : ne pas rester seul, réfléchir en commun et s'engager. En fait, nous sommes déjà engagés dans le monde : reste à présent à prendre nos responsabilités et à refuser l'abstention. C'est ainsi que Mounier élabore une pensée du soin et de la relation. Pour lui, l'événement – du monde et de la rencontre – est notre maître, aussi invite-t-il à regarder la réalité de notre temps en face, à la comprendre, à ne jamais se contenter d'une approche superficielle.

Mounier a développé une vision où la personne humaine, dans toute sa dignité et sa complexité, occupe une place centrale. On a nommé sa pensée le *personnalisme* ; toutefois, Mounier préférerait parler de « la philosophie de la personne et de la communauté »

(car il se méfiait des mots se terminant par -isme). Comment faire une société non pas un ensemble d'individus isolés ou réduits à une masse mais une société de personnes uniques ancrées dans une communauté ? Comment ne jamais sacrifier l'humain à l'économique et à l'idéologique ? À ces questions, Mounier répond sans détour : en ne restant pas sur place, en avançant, en s'engageant, en se tenant informé et en étant accompagné de personnes humbles.

“ **Mounier a développé une vision où la personne humaine occupe une place centrale** ”

La philosophie de l'engagement conduit à créer des lieux d'écoute, de parole, de partage, de vie, sans complaisance, c'est-à-dire sans ces sentiments qui ne produisent aucun changement. Ainsi nous pourrions tenir (debout), vivre ensemble au quotidien, donner le meilleur de nous-

mêmes (en articulant les différences plutôt qu'en les éliminant), en nous occupant de nos lieux communs tout en évitant, dans nos réflexions, les lieux communs. Nul n'a choisi ce qu'il est au départ de son existence car l'humain est embarqué dans un corps, dans une famille, une société, d'où l'importance de s'engager dans la vie à partir de ce que chacun est.

Conjuguant l'expérience vécue et l'expérience réflexive, Mounier crée la revue *Esprit* – qui demeure encore aujourd'hui un des périodiques les plus vivants et respectés du paysage intellectuel – ainsi qu'un mouvement qui annonce le concile Vatican II et l'ouverture de l'Église au monde par les laïcs. Mounier a mis en œuvre une vie communautaire, celle qui communique à partir des personnes en vue d'un bien commun, à ne pas confondre avec une approche communautariste qui crée une communauté refermée sur elle-même. Le collectif organisé, la coopération et la mutualisation permettent à la société de ne pas se laisser gangrener par l'individualisme. C'est ainsi que chacun devient une personne, à travers l'autre.



Saint Luc

Pourquoi avoir choisi le patronyme de (saint) Luc ? Pour trois raisons : parce que LUC est l'anagramme de UCL, parce qu'il n'existait à l'époque aucun hôpital portant ce nom dans l'agglomération bruxelloise et enfin parce que saint Luc (I^{er} s.) est le patron des médecins. En fait, pour ce troisième argument, c'est ce que la tradition affirme mais celle-ci s'est enfermée dans la confusion entre deux « Luc », le saint évangéliste et le compagnon de l'apôtre Paul qui, lui, était médecin. Les connexions pourtant entre l'évangile de Luc et les soins de santé ne manquent pas, l'auteur semblant rechercher des parallèles entre la médecine hippocratique que le lectorat gréco-romain de cet évangile connaît bien et la pratique thérapeutique de Jésus.

“ **Les connexions entre l'évangile de Luc et les soins de santé ne manquent pas** ”

On l'a vu, la médecine hippocratique est bâtie sur l'analyse rationnelle des causes et des effets des maladies, les traitements proposés excluant toute référence au surnaturel ou à

la magie. Le personnage de Jésus, raconté dans l'évangile de Luc, accepte de se laisser confronter au surnaturel et à la magie. Il ne cherche pas à expliquer les maladies, leurs causes et leurs conséquences. Il n'examine pas, n'ausculte pas, ne prescrit pas de remède ; l'imposition des mains qu'il pratique ne peut être considérée comme une manipulation médicale. Il agit dans l'instantanéité de la rencontre, avec sa propre force et non avec des traitements naturels.

La médecine hippocratique part des symptômes pour identifier l'organe malade, elle est donc orientée sur l'origine de la souffrance. L'action thérapeutique de Jésus ne recherche pas l'origine de la maladie ou de l'infirmité ; elle oriente plutôt la personne souffrante vers une autre façon de percevoir son mal, à partir du regard attentionné de Dieu qui ne réduit jamais le souffrant à ce que celui-ci dit ou montre de lui, ou encore à ce que d'autres en disent.

Les points de convergence ne manquent cependant pas avec le médecin hippocratique. On en relèvera les principaux. Pour Jésus, ce qui est crucial, c'est la parole, le dialogue avec la personne souffrante, qui permet de construire un climat de confiance. Il transmet un savoir à des disciples et le diffuse dans le cadre d'une pratique itinérante.



Max Van der Linden
Parabole du Samaritain 1980
Chapelle des Cliniques
maxvanderlinden.be

Jésus ne reste pas en place et, dès qu'on veut le retenir, il part. Comme le médecin hippocratique, Jésus est désintéressé, il discerne, privilégiant la connaissance de ce qui est opportun et nécessaire pour la vie. Comme le médecin philosophe, il lie le corps et l'âme, sa parole soignant le corps aussi bien qu'elle libère l'âme.

Plus généralement, l'évangile de Luc est celui qui comporte le plus de scènes typiques de l'accueil de la personne en détresse, seule, perdue, pauvre, défavorisée, blessée, exclue, endeuillée : on pense ici à la parabole du Samaritain, à celle du fils prodigue, à la rencontre avec Zachée ou encore aux disciples d'Emmaüs, des récits qu'on ne lit

pas dans les autres évangiles. C'est cette hospitalité de la vulnérabilité humaine qui est rencontrée ou du moins recherchée dans toute institution hospitalière.

Luc est un grand voyageur, témoin de l'enracinement de l'Évangile dans la culture gréco-romaine. Il présente des personnages peut-être à première vue lisses mais, lorsque le lecteur creuse, ceux-ci se montrent plus complexes et même paradoxaux, à la fois puissants (en paroles) et fragiles (devant la maladie), riches (de biens) et pauvres (de relations). Que réalise Jésus dans ces rencontres ? Il nomme les contradictions humaines en partant de ce que révèle la fragilité : notre vérité profonde.

“ Chaque vie mérite
d'être accueillie, honorée,
reconnue dans sa fragilité ”



En route

La consultation s'est très bien déroulée. Ragaillardie, **Lucette** se décide à faire une partie du chemin de retour à pied. Spontanément, elle pense reprendre le métro à la station Kraainem en allant se poser au Jardin des plantes et des sculptures. Toutefois, on lui a dit que, dans quelques années, l'entrée principale des Cliniques se fera non plus à l'avenue Hippocrate mais à l'avenue Mounier. L'entrée pivotant de 180°, les Cliniques vont devoir changer d'adresse ! Symboliquement, c'est son identité qui s'en trouvera retournée : axée maintenant sur le monde médical avec Hippocrate, la perspective deviendra plus humaniste avec Mounier. Tout un programme !

Lucette passe donc voir le futur emplacement, même si elle ne peut qu'imaginer aujourd'hui ce qu'il en sera à l'avenir. On lui a raconté qu'en 1969, lors de l'excavation, des fossiles marins avaient été découverts ! Il est vrai qu'il y a plusieurs dizaines de millions d'années, les terrains constituaient de vastes plages tropicales. Autre temps... Qui sait si, lors de la prochaine excavation, on ne découvrira pas les restes d'un *Ambulocetus*...

Continuant sa promenade, **Lucette** se décide à reprendre le métro à Roodebeek. En chemin, elle fait une halte au Kwak où, il y a près d'un siècle, dans l'ancienne auberge du même nom, Emmanuel Mounier réunissait le groupe *Esprit* de Bruxelles. Quant à l'esprit de **Lucette**, il vagabonde, reprenant ce que chacun des trois personnages évoque pour elle. Du milieu hospitalier, elle retient que chaque vie mérite d'être accueillie, honorée, reconnue dans sa fragilité, celle du patient, du soignant, du passant, tous pour une part souffrants. Elle se rend aussi vite compte qu'assise confortablement, un verre à la main, elle répond peu à l'interpellation philosophique : ne pas rester seule, réfléchir en commun et s'engager. C'est vrai... seulement pour l'instant. Car ces trois repères désormais ne la quitteront plus. Ils l'aideront, non pas à chercher à convaincre mais à rester convaincue. Et c'est le regard dessillé qu'elle repart d'un bon pas.

Claude Lichtert, aumônier
Woluwe-Saint-Lambert, été 2026





L'Abbé Claude Lichtert est responsable de l'équipe d'aumônerie catholique des Cliniques universitaires Saint-Luc depuis 2021.

Son parcours personnel et son engagement l'ont toutefois conduit à arpenter les couloirs de Saint-Luc depuis son inauguration, en août 1976. La déambulation proposée par Claude Lichtert autour des Cliniques invite le lecteur à se plonger quelques instants dans une histoire qui dépasse, et de loin, le cinquantenaire que nous célébrons en 2026. Celle-ci nous est rappelée au quotidien à travers le Saint patron de nos Cliniques ou des plaques de rues aux noms d'Hippocrate ou d'Emmanuel Mounier.

Ont participé à la réalisation de cette brochure :

Rédaction : Claude Lichtert

Mise en page : Rudy Lechantre

Éditeur responsable: Thomas De Nayer / Service de communication

Photos : Wikipedia, IA

Cliniques universitaires Saint-Luc

Avenue Hippocrate, 10 – 1200 Bruxelles

saintluc.be

© Cliniques universitaires Saint-Luc

Vous souhaitez vous inspirer de cette brochure ?

Merci de nous contacter préalablement.